



PALLAS

PARIS, ARTS, LITTÉRATURES
ET LANGUES ANCIENNES

« Monstres & Cie... »

Atelier pédagogique

5 décembre 2007

LES MONSTRES MARINS

Préambule : le « monstre » et la mythologie.

MONSTRUM. — Au sens étymologique, le mot *monstrum*, qui, par *monstrare*, dérive de *monere*¹, signifie « avertissement ». Dans l'application usuelle, il désigne un phénomène étrange, contre nature, dont la singularité même constitue un avertissement surnaturel, susceptible d'être interprété par la divination.

Comme instruments de divination, les *monstra* rentrent dans la catégorie indéfiniment extensible des phénomènes insolites, qui excitent l'étonnement (*miracula*), et que l'on suppose destinés à faire pressentir (*portenta*), à montrer (*ostenta*), ou, d'une façon générale, à révéler (*prodigia*) l'intention des dieux. Entre ces divers termes, tantôt spécifiés, tantôt interchangeable et substitués les uns aux autres, les érudits anciens et modernes n'ont pu établir que des distinctions arbitraires. Elles seront examinées sous la rubrique **PRODIGIUM**, ce terme étant le plus général et le plus communément employé. A. BOUCHÉ-LECLERQ.

Daremberg-Saglio, Dictionnaire des Antiquités

« Rencontres du troisième type »

In medio ramos annosaque brachia pandit
ulmus opaca, ingens, quam sedem Somnia vulgo
vana tenere ferunt folisque sub omnibus haerent.
Multaque praeterea variarum monstra ferarum,
Centauri in foribus stabulant Scyllaeque bifformes
et Centumgeminus Briareus ac belua Lerna
horrendum stridens, flammisque armata Chimaera,
Gorgones Harpyiaequae et forma tricornis umbrae.

Virgile, *Enéide*, VI, 282-289

Au milieu du vestibule, un orme touffu, immense, étend ses branches et ses bras chargés d'ans : les Songes illusoire, dit-on, y séjournent en nombre, attachés sous toutes les feuilles. Au-delà, une foule de créatures prodigieuses de toutes sortes : des **Centaures** parqués devant les portes, des **Scyllae** hybrides, **Briarée** aux cent bras, **l'Hydre de Lerne** sifflant l'épouvante, la **Chimère** armée de flammes, les **Gorgones**, les **Harpies** et le spectre au triple corps.

Un châtimeur contre l'hybris : Persée et Andromède.

Persée, Andromède et Cétos,
vase corinthien, Altes Museum (Berlin)



☞ APOLLODORÉ, *Bibliothèque*, II, 4, 3

...παραγενόμενος δὲ εἰς Αἰθιοπία, ἧς ἔβασίλευε Κηφεύς, εὗρε τὴν τοῦτου θυγατέρα Ἀνδρομέδα παρακειμένην βορᾶν θαλασσίῳ κήτει. Κασιόπεια γὰρ ἡ Κηφέως γυνὴ Νηρησίῳ ἦρσε περὶ κάλλους, καὶ πασῶν εἶναι κρείσσαν ἠϋχρησεν· ὅθεν αἱ Νηρηίδες ἐμήνισαν, καὶ Ποσειδῶν αὐταῖς συνοργισθεὶς πλήμμυράν τε ἐπὶ τὴν χώραν ἔπεμψε καὶ κῆτος. Ἄμμωνος δὲ χρήσαντος τὴν ἀπαλλαγὴν τῆς συμφορᾶς, ἐὰν ἡ Κασιόπειας θυγάτηρ Ἀνδρομέδα προτεθῆ τῷ κήτει βορᾶ, τοῦτο ἀναγκασθεὶς ὁ Κηφεύς ὑπὸ τῶν Αἰθιοπῶν ἔπραξε, καὶ προσέδρησε τὴν θυγατέρα πέτρα. ταύτην θεασάμενος ὁ Περσεύς καὶ ἐρασθεὶς ἀναίρησεν ὑπέσχετο Κηφεῖ τὸ κῆτος, εἰ μέλλει σωθεῖσθαι αὐτὴν αὐτῷ δώσειν γυναῖκα. ἐπὶ τοῦτοις γενομένων ὄρκων, ὑποστὰς τὸ κῆτος ἔκτεινε καὶ τὴν Ἀνδρομέδα ἔλυσεν. ἐπιβουλεύοντος δὲ αὐτῷ Φινέως, ὃς ἦν ἀδελφὸς τοῦ Κηφέως ἐγγεγυημένος πρῶτος τὴν Ἀνδρομέδα, μαθὼν τὴν ἐπιβουλήν, τὴν Γοργόνα δεῖξας μετὰ τῶν συνεπιβουλεύοντων αὐτὸν ἐλίθωσε παραχρήμα.

Persée arriva en Éthiopie, où régnait Céphée, et il découvrit qu'Andromède, la fille du roi, avait été exposée pour devenir la proie d'un monstre marin. Car Cassiopée, l'épouse de Céphée, avait osé défier les Néréides dans un concours de beauté, en se vantant d'être plus belle qu'elles toutes. Les Néréides s'étaient offensées, et Poséidon se mit en colère : il envoya une inondation pour dévaster tout le territoire, et aussi un monstre marin. Ammon avait alors donné sa réponse : la seule façon de faire cesser ce fléau était de livrer Andromède, la fille de Cassiopée, en pâture au monstre. Céphée, sous la pression de ses sujets Éthiopiens, obéit : il enchaîna la jeune fille à un rocher. Quand Persée l'aperçut, il tomba immédiatement amoureux d'elle, et il promit à Céphée de tuer le monstre et de sauver Andromède, à condition de l'avoir pour épouse. L'accord fut scellé par un serment. Persée attaqua le monstre marin d'en haut, le tua et libéra la jeune fille. Mais Phinée, le frère de Céphée, à qui Andromède avait été promise, fomenta un complot contre Persée. Ayant découvert le piège, le héros brandit la tête de la Gorgone devant Phinée et ses complices, et, aussitôt, tous furent pétrifiés.

Trad. Ugo Bratelli, 2001

☞ HYGIN, *Fables*, LXIV, « Andromeda »

Cassiope filiae suae Andromedae formam Nereidibus anteposuit. ob id Neptunus expostulavit ut Andromeda Cephei filia **ceto** obiceretur.

quae cum esset obiecta, Perseus Mercurii talaribus uolans eo dicitur uenisse et eam liberasse a periculo; quam cum adducere uellet, Cepheus pater cum Agenore, cuius sponsa fuit, Perseum clam interficere uoluerunt.

ille cognita re caput Gorgonis eis ostendit omnesque ab humana specie sunt informati in saxum. Perseus cum Andromeda in patriam redit.

Polydectes [siue Proetus] ut uidit Perseum tantam uirtutem habere, pertimuit eumque per dolum interficere uoluit; qua re cognita Perseus caput Gorgonis ei ostendit et is ab humana specie est immutatus in lapidem.

☞ OVIDE, *Métamorphoses* - IV, 663-764

Cependant Éole avait renfermé les vents dans leur prison éternelle. L'étoile brillante du matin, déjà levée dans les cieux, avertissait les humains de recommencer leurs travaux. Persée reprend ses ailes, les attache à ses pieds, s'arme d'un fer recourbé, et s'élançe dans les airs, qu'il frappe et fend d'un vol rapide. Il a déjà laissé derrière lui d'innombrables contrées et cent peuples divers, lorsqu'il abaisse ses regards sur les champs d'Éthiopie, sur les états où règne Céphée.

[670] Là, par l'injuste oracle d'Ammon, Andromède expiait les superbes discours de sa mère. Persée la voit attachée sur un rocher, et, sans ses cheveux qu'agite le Zéphyr, sans les pleurs qui mouillent son visage, il l'eût prise pour un marbre qu'avait travaillé le ciseau. Atteint d'un feu nouveau, il admire; et, séduit par les charmes qu'il aperçoit, il oublie presque l'usage de ses ailes. Il s'arrête, et descend : "Ô vous, dit-il, qui ne méritez pas de porter de pareilles chaînes; vous que l'amour a formée pour de plus doux liens, apprenez-moi, de grâce, votre nom, celui de ces contrées, et pourquoi vos bras sont chargés d'indignes fers" ! Elle se tait : vierge, elle n'ose regarder un homme, elle n'ose lui parler. Elle eût même, si ses mains avaient été libres, caché son visage de ses mains. Du moins elle pouvait pleurer; ses yeux se remplirent de larmes; et comme Persée la pressait de répondre, craignant enfin qu'il n'imputât son silence à la honte qui naît du crime, elle lui dit son nom, celui de son pays, et combien sa mère avait été vaine de sa beauté.

Elle parlait encore : **l'onde écume et retentit; un monstre horrible s'élève, s'avance sur l'immense Océan, et fait, sous ses vastes flancs, gémir de vastes ondes.** Andromède s'écrie; son père affligé, sa mère criminelle, étaient présents à ce spectacle affreux. Tous deux malheureux, ils ne sont pas également coupables. Trop faibles pour secourir leur fille, ils ne font entendre que des plaintes stériles; ils ne peuvent que pleurer, qu'embrasser leur fille attachée au rocher.

[695] "Vous aurez, dit le héros, assez de temps pour répandre des larmes; mais nous n'avons qu'un instant pour la sauver. Si je m'offrais pour votre gendre, moi, Persée, fils de Jupiter et de Danaé, qui, renfermée dans une tour, devint féconde au milieu d'une pluie d'or; moi, Persée, vainqueur de la Gorgone à la tête hérissée de serpents; moi, qui, soutenu sur des ailes légères, ose m'élancer dans les airs, vous me préféreriez sans doute à tous mes rivaux; mais je veux, si les dieux me secondent, joindre à tant de titres, pour obtenir Andromède, celui de la mériter. Que, sauvée par mon courage, elle soit à moi : telle est ma condition". Céphée et Cassiopée l'acceptent (et comment la refuser !). Ils pressent, ils conjurent le héros, et lui promettent leur fille pour épouse, et le royaume pour dot.



Tel qu'un vaisseau à la proue aiguë, cédant aux efforts de rameurs ardents, sillonne et fend l'onde écumante, le monstre approche, divisant les flots qui résistent; et déjà le jet d'une fronde eût mesuré l'espace qui le sépare du rivage. Soudain, frappant de ses pieds la terre, qu'il semble repousser, le héros impétueux s'élance au haut des airs; son ombre réfléchie voltigeait sur les eaux; le monstre voit cette ombre et la combat. Tel que l'oiseau de Jupiter apercevant dans les guérets un serpent qui expose son dos livide aux ardeurs du soleil, l'attaque par derrière, pour éviter son dard cruel, et enfonce ses serres dans son col écaillé; tel Persée vole, et se précipite, et fond sur le dos du monstre, et plonge tout entier son fer dans ses flancs. [721] Le monstre, qu'irrite une large blessure, **bondit sur l'onde, ou se cache dans les flots, ou s'agite et se roule tel qu'un sanglier que poursuit une meute aboyante.** Le héros, par l'agilité de ses ailes, se dérobe à **ses dents avides**, et de son glaive recourbé le frappe sans relâche sur **son dos hérissé d'écaillés**, dans ses flancs, et **sur sa queue, semblable**

à celle d'un poisson. Avec des flots de sang le monstre vomissait l'onde, qui rejaillit sur les ailes du héros; il les sent s'appesantir, et n'ose plus s'y confier. Il découvre un rocher dont le sommet domine l'onde tranquille, et disparaît quand la tempête agite les mers; il s'y soutient, et d'une main saisissant la pointe du roc qui s'avance, de l'autre il plonge et replonge son fer dans les flancs du monstre, qui expire sous ses coups redoublés.

Au même instant, le rivage retentit de cris et d'acclamations qui montent jusqu'aux cieux. Céphée et Cassiopée, heureux et pleins de joie, saluent, dans le héros, leur gendre, et le proclament le sauveur de leur maison. Objet et prix de la victoire, Andromède, libre de ses fers, s'avance et vole dans leurs bras.

Avatars littéraires :

∞ HÉRACLÈS ET HÉSIONE

📖 APOLLODORE, *Bibliothèque*, II,5, 9

En ces jours, la cité était affligée par un grave fléau, à cause de la colère d'Apollon et de Poséidon. Les deux dieux, en effet, pour mettre à l'épreuve l'outrecuidance du roi Laomédon, avaient pris l'apparence de deux mortels, et s'étaient accordés avec lui de fortifier les murs de la citadelle de Pergame, en échange d'une rétribution. Mais quand ensuite ils eurent achevé le travail, Laomédon refusa de les payer.

Alors Apollon envoya une épidémie et Poséidon un monstre marin ; ce dernier, sortant des eaux avec la marée, s'aventurait sur la terre ferme et causait des ravages parmi les hommes. Les oracles avaient révélé que ce grand malheur prendrait fin si Laomédon exposait sa fille Hésioné en pâture au monstre : aussi la jeune fille était-elle enchaînée à un rocher près de la mer. Héraclès vit la jeune fille exposée sur le rocher, et promit qu'il la libérerait si Laomédon lui cédait les juments que Zeus lui avait données en échange de l'enlèvement de Ganymède. Laomédon lui donna sa parole, Héraclès tua le monstre et sauva la jeune fille. Mais le roi refusa de lui donner la rétribution promise : alors Héraclès menaça de faire la guerre à Troie, puis il repartit.

Trad. Ugo Bratelli, 2001

∞ ROGER ET ANGÉLIQUE

📖 L'ARIOSTE, *Roland furieux* (1516), chant X.

[...] son destrier l'amena ensuite sur la mer qui lave les côtes de la basse Bretagne. C'est alors qu'en passant, il vit au dessous de lui Angélique liée sur un rocher nu. Sur le rocher nu de l'île des Pleurs, car l'île des Pleurs était nommée la contrée habitée par cette population cruelle, féroce et inhumaine qui, comme je vous l'ai dit dans un chant précédent, parcourait en armes les rivages voisins, enlevant toutes les belles dames, pour les donner en pâture à un monstre. Elle y avait été liée le matin même, et attendait, pour en être dévorée toute vive, la venue de ce monstre énorme, l'orque marine qui sa nourrissait d'une abominable nourriture. J'ai dit plus haut comment elle fut enlevée par ceux qui la trouvèrent endormie sur le rivage, près du vieil enchanteur qui l'avait attirée là par enchantement. Ces gens féroces, impitoyables, avaient exposé sur le rivage, à la merci de la bête cruelle, la belle dame aussi nue que la

nature l'avait formée. Elle n'avait pas même un voile pour recouvrir les lis blancs et les roses vermeilles répandus sur ses beaux membres, et que la chaleur de juillet ou le froid de décembre n'aurait pu faire tomber.

Roger l'aurait prise pour une statue d'albâtre ou de tout autre marbre précieux, sculptée sur l'écueil par des statuaires habiles, s'il n'avait vu les larmes, répandues à travers les fraîches roses et les lis blancs, mouiller ses joues, et l'air soulever sa chevelure d'or. Dès qu'il eut fixé ces beaux yeux, il se souvint de sa Bradamante. La pitié et l'amour l'émurent en même temps, et il eut peine à se retenir de pleurer. Après avoir modéré le mouvement d'ailes de son destrier, il dit doucement à la donzelle : « Ô dame, qui ne devrais porter que la chaîne avec laquelle Amour mène ses serviteurs, et qui ne mérites ni un pareil traitement, ni aucune peine, quel est le cruel, à l'âme perverse et pleine d'envie, qui a lié l'ivoire poli de ces belles mains ? » À ces paroles, force est à Angélique de devenir comme un blanc ivoire sur lequel on aurait répandu du vermillon ; elle rougit de voir nues ces parties que, quelque belles qu'elles soient, la pudeur doit faire celer. Elle se serait caché le visage dans ses mains, si elles n'avaient pas été liées au dur rocher. Mais elle le couvrit de larmes — car on n'avait pu lui enlever le pouvoir de pleurer — et elle s'efforça de le tenir baissé. Puis, après de nombreux sanglots, elle commença à prononcer quelques paroles entrecoupées, sur un ton plaintif et las. Mais elle ne poursuivit pas, car une grande rumeur qui se fit entendre sur la mer l'interrompit soudain.

Voici apparaît le monstre démesuré, moitié caché sous les ondes, moitié hors de l'eau. Comme le navire, poussé par Borée ou le vent d'autan, a coutume de venir de loin pour regagner le port, ainsi la bête horrible accourt à la proie qui lui est montrée. La dame est à demi morte de peur, et la présence d'autrui ne la rassure pas. Roger n'avait pas la lance en arrêt, mais il la tenait en main. Il en frappa l'orque. Je ne saurais dire à quoi ressemblait celle-ci, si ce n'est à une grande masse qui tourne et se tord. Elle n'avait pas la forme d'un animal, excepté par la tête dont les yeux et les dents sortaient comme si elle eût été celle d'un porc. Roger la frappe trois fois au front, entre les yeux, mais il semble qu'il touche du fer ou un dur rocher. Le premier coup n'ayant rien valu, il se retourne pour faire mieux une seconde fois. L'orque, qui voit l'ombre des grandes ailes courir deçà, delà sur l'onde, laisse la proie certaine qui l'attend sur le rivage, et, furibonde, poursuit en vain cette nouvelle proie, derrière laquelle elle tourne et s'agite. Roger fond sur elle et lui porte de nombreux coups. De même que l'aigle qui a coutume d'accourir du haut des airs dès qu'il a vu la couleuvre errant parmi l'herbe, ou étendue au soleil sur un rocher nu, où elle polit et fait reluire ses écailles jaunes, ne l'attaque pas du côté où la bête venimeuse siffle et se dresse, mais la saisit par le dos et bat des ailes afin qu'elle ne puisse pas se retourner et le mordre ; ainsi Roger, avec la lance et l'épée, ne frappe pas l'orque à l'endroit où son museau est armé de dents, mais il fait en sorte que chacun de ses coups tombe entre les oreilles, sur l'échine ou sur la queue. Si la bête se retourne, il change de place, et s'abaisse ou s'élève à temps. Mais, comme s'il frappait toujours sur du jaspé, il ne peut entamer l'écaille dure et solide. C'est une semblable bataille que le moucheron hardi livre contre le dogue dans le poudreux mois d'août, ou bien dans le mois qui précède ou dans celui qui suit, alors que le premier voit fleurir la lavande et le second le vin doux couler à flots. Il plonge dans les yeux et dans la gueule mordante de son adversaire ; il vole autour de lui, sans l'abandonner un instant, et celui-ci fait entendre entre ses dents aiguës un grognement répété ; mais s'il l'attrape, il fait d'un seul coup payer tout cela au moucheron. **L'orque** bat si fortement la mer de sa queue, qu'elle fait rejaillir l'eau jusqu'au ciel, si bien que Roger ne sait plus si les ailes de son destrier se déploient dans les airs, ou bien s'il nage dans la mer. Par moments, il en est à désirer d'avoir à sa disposition un bateau. Si cette aspersion se prolonge, il craint que les ailes de l'hippogriffe ne se mouillent tellement qu'il ne puisse ou ne veuille plus s'en servir.

Il prend alors la nouvelle résolution — et ce fut le meilleur — de vaincre le monstre cruel avec d'autres armes, et de l'éblouir par la splendeur de l'écu magique. [...] Cependant l'énorme cétaqué s'en vient, pesant sur la mer de son ventre puissant. Roger se tient à son poste et lève le voile, et il semble qu'un second soleil surgisse dans le ciel. La lumière enchantée frappe les yeux de la bête et produit son effet accoutumé. Comme la truite ou la carpe flottent à la surface de la rivière que le montagnard a troublée avec de la chaux, ainsi l'on peut voir, sur l'écume marine, le monstre horrible couché à la renverse. Deçà, delà, Roger le frappe, mais il ne trouve pas d'endroit où il puisse le blesser. Pendant ce temps, la belle dame le supplie de ne pas s'acharner en vain sur la dure écaille : « Reviens, pour Dieu, seigneur — disait-elle en pleurant — délie-moi avant que l'orque ne se relève. Emporte-moi avec toi, et noie-moi au milieu de la mer. Ne permets pas que je sois engloutie dans le ventre de **ce poisson féroce**. » Roger, ému à ces justes plaintes, délie la dame et l'enlève du rivage.

Le destrier, excité par l'éperon, presse du pied le sable, s'élance dans les airs et galope à travers les cieux. Il porte le cavalier sur son dos et la donzelle derrière lui sur sa croupe. Ainsi la bête fut privée d'un mets trop fin et trop délicat pour elle. Roger s'en va, tout en se retournant, et il imprime mille baisers sur le sein et sur les yeux brillants d'Angélique.

Traduction Francisque Reynard (1880)

« HORRESCO REFERENS » : Laocoon.**📖 Virgile *Énéide*, II, v.199-227**

Hic aliud maius miseris multoque tremendum obicitur magis, atque improvida pectora turbat. Laocoon, ductus Neptuno sorte sacerdos, sollemnis taurum ingentem mactabat ad aras. Ecce autem **gemini** a Tenedo tranquilla per alta -- horresco referens -- immensis orbibus **angues** incumbunt pelago, pariterque ad litora tendunt; pectora quorum inter fluctus arrecta iubaeque sanguineae superant undas; pars cetera pontum pone legit, sinuatque immensa uolumine terga. Fit sonitus spumante salo; iamque arua tenebant, ardentisque oculos suffecti sanguine et igni, sibila lambebant linguis uibrantibus ora. Diffugimus uisu exsangues: illi agmine certo Laocoonta petunt; et primum parua duorum corpora natorum serpens amplexus uterque implicat, et miseros morsu depascitur artus; post ipsum auxilio subeuntem ac tela ferentem corripunt, spirisque ligant ingentibus; et iam bis medium amplexi, bis collo squamea circum terga dati, superant capite et ceruicibus altis. Ille simul manibus tendit diuellere nodos, perfusus sanie uittas atroque ueneno, clamores simul horrendos ad sidera tollit: quales mugitus, fugit cum saucius aram taurus, et incertam excussit ceruice securim. At gemini lapsu delubra ad summa dracones effugiunt saeuaeque petunt Tritonidis arcem, sub pedibusque deae clipeique sub orbe teguntur

Un autre prodige, plus grave, se manifeste alors aux infortunés Troyens ; beaucoup plus effrayant, il trouble nos cœurs pris au dépourvu. Laocoon, que le sort avait désigné comme prêtre de Neptune, immolait solennellement un énorme taureau sur les autels. Or voici que de Ténédos, sur des flots paisibles, deux serpents aux orbes immenses, - je frémis en faisant ce récit -, glissent sur la mer et, côte à côte, gagnent le rivage. Poitrines dressées sur les flots, avec leurs crêtes rouge sang, ils dominent les ondes ; leur partie postérieure épouse les vagues et fait onduler en spirales leurs échines démesurées. L'étendue salée écume et résonne ; déjà ils touchaient la terre ferme, leurs yeux brillants étaient teintés de sang et de feu et, d'une langue tremblante, ils léchaient leurs gueules qui sifflaient. À cette vue, nous fuyons, livides. Eux, d'une allure assurée, foncent sur Laocoon. D'abord, ce sont les deux corps de ses jeunes fils qu'étreignent les deux serpents, les enlaçant, les mordant et se repaissant de leurs pauvres membres. Laocoon alors, arme en main, se porte à leur secours. Aussitôt, les serpents déjà le saisissent et le serrent de leurs énormes anneaux. Deux fois, ils ont entouré sa taille, deux fois ils ont enroulé sur son cou leurs échines écaillées, le dominant de la tête, la nuque dressée. Aussitôt de ses mains, le prêtre tente de défaire leurs noeuds ses bandelettes souillées de bave et de noir venin. En même temps il fait monter vers le ciel des cris horrifiés : on dirait le mugissement d'un taureau blessé fuyant l'autel et secouant la hache mal enfoncée dans sa nuque. Mais les deux dragons en un glissement fuient vers les temples, sur la hauteur, gagnant la citadelle de la cruelle Tritonienne, où ils s'abritent aux pieds de la déesse, sous l'orbe de son bouclier.

Une créature des âges sombres : Scylla

Scylla, cratère en cloche attique à figures rouges, 450-425 av. J.-C., musée du Louvre



Fille de Phorcys et Hécate (génération des Titans). A l'origine Scylla était une belle jeune nymphe qui ne ressemblait pas à ses frères et sœurs mais elle repoussait tous ses soupirants et en particulier le dieu marin Glaucos qui était fou amoureux d'elle. Ce dernier demanda à la magicienne Circé de lui fabriquer un philtre magique pour conquérir l'insensible Scylla.

Circé tomba amoureuse de Glaucos qui la repoussa et pour se venger elle transforma la belle Scylla en un monstre hideux qui enleva et dévora six compagnons d'Ulysse. Plus tard elle fut changée en rocher et c'est ainsi qu'Énée la vit lors de son voyage.

📖 HOMÈRE, *Odyssée*, Chant XII

« Lorsque nous eûmes quitté l'île, que nulle autre terre ne fut en vue, qu'il n'y eut que le ciel et la mer, le fils de Cronos dressa un sombre nuage bleu au-dessus de la nef creuse ; la mer au-dessous s'obscurcit ; et la nef de courir. Mais ce ne fut pas pour très longtemps. Aussitôt arrivèrent, avec des cris stridents, les bondissements furieux d'un grand ouragan du Zéphyr. La tempête de vent brisa les deux étais du mât. Le mât tomba sur l'arrière et tous les agrès se déversèrent dans la cale. Sur la poupe de la nef, le mât frappa le pilote à la tête. Le choc lui brisa tous les os de la tête à la fois. Il tomba du gaillard, comme eût fait un plongeur, et son âme vaillante quitta ses os.

« En même temps, Zeus tonna et lança la foudre sur la nef. La foudre de Zeus, en la frappant, la secoua tout entière. Une vapeur de soufre la remplît. Mes compagnons tombèrent de la nef. Autour de la nef noire, comme des corneilles, ils furent emportés par les vagues. Un dieu leur enleva le retour. J'allais et venais à travers la nef, jusqu'au moment où une lame défit les parois et les détacha de la quille, que le flot emporta, dépouillée. Contre la quille il brisa le mât de la nef, sur lequel était jetée une courroie faite de la peau d'un bœuf. La courroie me servit à les réunir tous les deux à la fois, la quille et le mât. Puis, je m'assis dessus, et les vents de mort m'emportèrent.

« Ce fut alors que le Zéphyr et l'ouragan mirent un terme à leurs bondissements furieux. Apportant la souffrance à mon cœur, promptement survint le Notos pour me faire prendre à nouveau la mesure de la funeste Charybde. Je fus emporté toute la nuit. En même temps que montait le soleil, j'arrivai au promontoire de Scylla et à celui de la redoutable Charybde. Charybde, avec un sifflement, engloutit l'eau salée de la mer. Je me soulevai en l'air contre le grand figuier sauvage. Je l'étreignis et m'y tins comme une chauve-souris. Je n'avais aucun moyen ni de prendre un appui solide avec les pieds, ni de monter sur l'arbre : les racines étaient loin, les branches étaient hors de portée, longues et grandes, répandant leur ombre sur Charybde.

« Je me tins sans me relâcher, attendant qu'elle vomît, et rendit le mât et ramenât la quille. Ils mirent longtemps à venir combler mon souhait. Ce fut à l'heure où l'homme qui juge les mille disputes des plaideurs vigoureux, se lève et quitte l'agora pour aller souper, que les bois sortirent de Charybde et parurent au jour. Je lâchai mains et pieds pour me porter dessus. Je tombai avec fracas en plein dans l'eau, à côté des bois qui étaient très longs, puis je m'assis dessus et ramai avec les mains. Le père des hommes et des dieux ne permit plus à Scylla de me regarder ; la fuite alors, ne m'eût pas fait éviter le précipice de la mort. De là, je fus emporté pendant neuf jours. La dixième nuit, les dieux me firent : aborder dans l'île d'Ogygie, où habite Calypso aux belles tresses, la redoutable déesse douée de la voix des humains, qui m'accueillit avec amitié et prit soin de moi... »

Trad. Louis Bardollet. (expositions. bnf.fr)

📖 HYGIN, Fables, Préface.

XVII - Ex Pallante gigante et Styge: Scylla, Vis, Inuidia, Potestas, Victoria, Fontes, Lacus.

📖 OVIDE, Métamorphoses, XIII-XIV

[XIII, 719-749] Ils côtoient les campagnes voisines des Phéaciens, qui abondent en fruits délicieux, et abordent en Épire, aux remparts de Buthrote, où règne l'augure Hélénius, et qui, nouvellement bâtie, offre l'image de Troie. Le fils de Priam, ayant dévoilé aux Troyens leur avenir, ils abordent dans la Sicile, qui par trois promontoires, s'avance dans la mer. Pacchynos regarde au midi l'Auster au front nébuleux. Lilybée reçoit, au couchant, la douce haleine des Zéphyrs; et Péloros voit l'empire de Borée, et l'Ourse qui jamais ne descend dans les mers. C'est là qu'arrivent les Troyens. Conduits par la rame et par un vent propice, leurs vaisseaux entrent dans le port de Zancle pendant la nuit.

À droite, Scylla; à gauche, Charybde, qui jamais ne repose, rendent cette mer redoutable aux navigateurs. Charybde dévore et revomit les vaisseaux qu'elle vient d'engloutir. **Scylla élève la tête d'une vierge sur un corps que ceint une meute aboyante; et si les poètes n'ont pas toujours écrit de vaines fables, c'était une vierge autrefois.** Plusieurs jeunes gens recherchèrent sa main; mais, insensible à leur amour, compagne chérie des filles de l'onde, elle allait leur conter les feux trahis de ses amants.

[XIII, 903-968] Glaucus paraît, fendant les flots azurés. Nouvel habitant de l'empire de Neptune, il vient de changer de forme à Anthédon, près de l'Eubée. Il voit Scylla, l'aime et la suit. Il lui tient tous les discours qui peuvent l'arrêter dans sa fuite : elle fuit cependant; et la crainte rendant ses pieds plus légers, elle court. Elle arrive au sommet d'un rocher immense qui domine le rivage, et dont la cime, dépouillée d'ombrage, est penchée sur la mer. C'est là qu'elle s'arrête et cesse de craindre. Ignorant si c'est un monstre ou si c'est un dieu qu'elle voit, elle observe sa couleur bleuâtre, les longs cheveux flottants sur son dos, et la partie inférieure de son corps, recourbée en replis tortueux. Glaucus, qui s'aperçoit de sa frayeur, s'appuie au rocher sur lequel elle est assise.

[917] "Je ne suis, dit-il, ô jeune vierge, ni un monstre, ni une bête cruelle : je suis un dieu des eaux. Mon pouvoir ne le cède point à celui de Protée. Triton et Palémon, fils d'Athamas, n'ont pas des droits plus grands que les miens. Autrefois cependant je n'étais qu'un simple mortel. Mais, accoutumé à l'empire de Neptune, je m'exerçais depuis longtemps sur ses bords. [...] ma main cueille quelques plantes de la prairie. Mais à peine en ai-je exprimé sous ma dent les sucres inconnus, je sens dans mon sein une agitation extraordinaire. Je suis entraîné par le désir et l'instinct d'une forme nouvelle. Je ne puis rester plus longtemps sur le gazon : "Adieu, m'écriai-je, terre que j'abandonne pour toujours !" Et je m'élance dans la profonde mer. Dès que j'eus repris mes sens, je me vis revêtu d'une forme qui n'était plus la mienne : mon esprit même était changé. Alors, pour la première fois, j'aperçus cette barbe azurée, cette longue chevelure qui balaye les mers, ces larges épaules, ces bras de la couleur des eaux, et ces cuisses réunies, courbées en queue de poisson. Mais que me sert ce changement ! Que me sert d'avoir su plaire aux dieux de la mer, et d'être un de ces dieux moi-même, si tu n'es point touchée de mon amour !" Tandis qu'il parlait encore, et qu'il s'apprêtait à poursuivre, Scylla s'échappe et fuit. Glaucus s'indigne, et, irrité de ses mépris, il fend l'humide plaine, et se rend au palais merveilleux de Circé.

[XIV, 14] Dès qu'il aperçoit la fille du Soleil, qu'il l'a saluée, et en a été salué à son tour : "Déesse, dit-il, prends pitié d'un dieu qui t'implore. Car toi seule, si je t'en parais digne, peux me rendre plus légères les peines de l'amour. Qui mieux que moi reconnaît le pouvoir des plantes, puisque c'est par elles que j'ai changé de nature ? Apprends la cause du mal qui me possède. Sur le rivage d'Italie qui regarde Messine, j'ai vu, j'ai aimé Scylla; et, je rougis de le dire, promesses et prières, caresses, amour, elle a tout méprisé. "Ô toi ! s'il est quelque vertu dans les paroles magiques, que ta bouche sacrée les prononce; ou si la force des plantes l'emporte, emploie celles dont tu as éprouvé les charmes les plus puissants. Je ne te demande ni d'affaiblir mon amour, ni de guérir ma blessure : il ne s'agit point d'éteindre mes feux, il faut qu'elle les partage."

[25] Il dit, et Circé (car aucune mortelle ne fut plus prompte à s'enflammer à de tels discours, soit que la source de ce penchant soit en elle, soit que Venus ait voulu se venger du Soleil en livrant sa fille aux fureurs de l'amour) répond en ces termes : "Tu ferais mieux de suivre la femme qui ne te fuirait pas, qui désirerait ce que tu désires, et brûlerait avec toi des mêmes feux. [...] Moi, déesse et la fille brillante du Soleil, moi à qui les enchantements de la voix et des herbes donnent tant de pouvoir, je désire d'être à toi. Méprise donc qui te méprise, aime celle qui t'aime, et venge d'un même coup, toi d'une ingrate, et moi d'une rivale."

"Ah ! reprit Glaucus, on verra les forêts verdir au sein des mers, et l'algue marine croître sur les montagnes, avant que mon amour pour Scylla soit changé !"


[40] La fille du Soleil est indignée, et ne pouvant, ni ne voulant perdre le dieu qu'elle aime, sa haine s'enflamme contre celle qu'il lui préfère. Soudain, dans la fureur de ses feux méprisés, elle choisit d'exécrables herbes, en exprime les sucs horribles, et prononce, en les broyant, des paroles infernales. Elle prend sa robe d'azur, traverse la foule des bêtes immondes qui la flattent sur son passage, s'éloigne de sa cour, et, se dirigeant vers Rhégium, s'élançe sur les vagues agitées que séparent les deux rives, marche comme sur un rivage solide, et court à pieds secs sur le sommet des flots.

Il était une grotte arrondie, aux détours sinueux, où, loin des feux du jour et du courroux des vagues, lorsque au milieu de sa carrière, le Soleil raccourcissait les ombres, Scylla venait chercher, dans une onde tranquille, la fraîcheur et le repos. Circé infecte l'ancre, et le souille de ses poisons les plus puissants; elle y répand les sucs qu'elle a tirés de ses racines funestes, murmure, à trois reprises, des mots mystérieux et nouveaux, et neuf fois répète ses noirs enchantements.

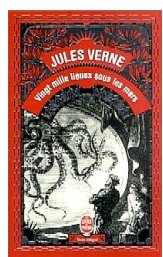
[59] Scylla vient, et déjà elle était à moitié descendue dans l'onde, lorsqu'elle se voit entourée de monstres hurlants. D'abord elle ne croit pas qu'ils fassent partie de son corps : elle s'éloigne, fuit et craint leur rage écumante; mais, en fuyant, elle entraîne les monstres : elle cherche ses flancs, ses jambes, et ses pieds : partout à leur place elle ne trouve que des gueules de Cerbère, qu'une horrible ceinture de chiens aboyants sans parties inférieures, attachés par le dos autour de son corps.

Glaucus pleura celle qu'il aimait; il détesta l'amour de Circé et l'usage qu'elle avait fait de son art si funeste. Scylla ne quitta point le lieu témoin de son malheur; et bientôt elle se vengea de sa rivale en faisant périr les compagnons d'Ulysse. Elle allait aussi submerger les vaisseaux des Troyens, lorsqu'elle fut changée en rocher, écueil redoutable qu'on voit encore dans cette mer, et que le nautonnier évite d'approcher.

D'une mythologie à l'autre : le Kraken.

 **PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, IX, 92-93 « Un poulpe de dimensions monstrueuses ».**

Carteiae in cetariis adsuetus exire e mari in lacus eorum apertos atque ibi salsamenta populari — mire omnibus marinis expetentibus odorem quoque eorum, qua de causa et nassis inlinuntur —, convertit in se custodum indignationem adsiduitate furti inmodicam. saepes erant obiectae, sed has transcendebat per arborem nec deprehendi potuit nisi canum sagacitate. hi redeuntem circumvasere noctu, concitique custodes expavere novitatem. primum omnium magnitudo inaudita erat, dein colos muria obliiti, odore diri. quis ibi polypum exspectasset aut ita cognosceret? cum monstro dimicare sibi videbantur. namque et adflatu terribili canes agebat, nunc extremis crinibus flagellatos, nunc robustioribus brachiis clavarum modo incussos, aegreque multis tridentibus confici potuit. ostendere Lucullo caput eius, dolii magnitudine, amphorarum XV capax, atque, ut ipsius Trebi verbis utar, barbas, quas vix utroque brachio conplecti esset, clavarum modo torosas, longas pedum XXX, acetabulis sive caliculis urnalibus pelvium modo, dentes magnitudini respondententes. reliquiae adservante miraculo pependere pondo DCC. saepias quoque et lolligines eiusdem magnitudinis expulsas in litus illud idem auctor est. in nostro mari lolligines quinum cubitorum capiuntur, saepiae binum. neque his bimatu longior vita.



 **JULES VERNE, *Vingt mille lieues sous les mers* (1870), Deuxième partie – XVIII.**

Je regardai à mon tour, et je ne pus réprimer un mouvement de répulsion. Devant mes yeux s'agitait un monstre horrible, digne de figurer dans les légendes téréatologiques.

C'était un calmar de dimensions colossales, ayant huit mètres de longueur. Il marchait à reculons avec une extrême vélocité dans la direction du Nautilus. Il regardait de ses énormes yeux fixes à teintes glauques. Ses huit bras, ou plutôt ses huit pieds, implantés sur sa tête, qui ont valu à ces animaux le nom de céphalopodes, avaient un développement double de son corps et se tordaient comme la chevelure des Furies. On voyait distinctement les deux cent cinquante ventouses disposées

sur la face interne des tentacules sous forme de capsules semi-sphériques. Parfois ces ventouses s'appliquaient sur la vitre du salon en y faisant le vide. La bouche de ce monstre - un bec de corne fait comme le bec d'un perroquet - s'ouvrait et se refermait verticalement. Sa langue, substance cornée, armée elle-même de plusieurs rangées de dents aiguës, sortait en frémissant de cette véritable cisaille.

Quelle fantaisie de la nature ! Un bec d'oiseau à un mollusque ! Son corps, fusiforme et renflé dans sa partie moyenne, formait une masse charnue qui devait peser vingt à vingt-cinq mille kilogrammes. Sa couleur inconstante, changeant avec une extrême rapidité suivant l'irritation de l'animal, passait successivement du gris livide au brun rougeâtre.

De quoi s'irritait ce mollusque ? Sans doute de la présence de ce Nautilus, plus formidable que lui, et sur lequel ses bras suceurs ou ses mandibules n'avaient aucune prise. Et cependant, quels monstres que ces poulpes, quelle vitalité le Créateur leur a départie, quelle vigueur dans leurs mouvements, puisqu'ils possèdent trois cœurs !

Pour aller plus loin...

- **Les monstres bibliques : le Léviathan, le dragon de Saint George et le « grand poisson » de Jonas.**
- **La Cité de la mer – Cherbourg.** « Monstres marins : mythes et légendes » dossier documentaire (en Annexe) et bibliographie (légendes de l'Europe centrale surtout). [Voir le site.](#)

ANNEXE

La Cité de la mer – Cherbourg

MONSTRES MARINS : MYTHES ET LEGENDES

Pendant longtemps les profondeurs sous-marines sont restées une énigme pour l'homme. Ce monde vaste et inconnu, donc terrifiant, a fait naître d'innombrables récits peuplés de créatures toutes aussi étranges les unes que les autres, sorties tout droit de l'imaginaire collectif.

Les descriptions des animaux "rencontrés" en mer, ont été exagérées et assorties de commentaires fantaisistes. Malgré l'emphase des romantiques et des écrivains lyriques, comme Victor Hugo et Jules Verne, il a fallu attendre le 19ème siècle pour qu'un coin du voile se lève, et la seconde moitié du 20ème siècle pour que l'homme commence à explorer "rationnellement" les profondeurs sous-marines. Peu à peu, les créatures imaginaires se sont effacées laissant place à des espèces scientifiquement reconnues. Mais en repoussant les limites de l'inconnu, l'homme n'en a pas moins continué à laisser courir son imagination, comme le prouve les succès de la "science-fiction".

QU'EST-CE QU'UN MONSTRE ?

A. Définition

Apparu en 1120 après J.-C., le mot "monstre" signifiait "prodige, chose incroyable". Il vient du latin *monstrum* (ce terme du vocabulaire religieux désignait un prodige avertissant de la volonté des dieux, un signe à déchiffrer) qui lui-même provient de *monstrare* (montrer).

A la Renaissance* et au 17ème siècle, le mot "monstre" était fréquemment utilisé et s'appliquait d'abord aux êtres humains et animaux ayant des déformations physiques, ainsi qu'à des créatures composites aux formes étonnantes. Cela englobe les phénomènes cosmologiques* et météorologiques (comète*, arc en ciel...), ou les objets "inanimés" (ainsi en médecine : les calculs rénaux* sont considérés "comme choses monstrueuses").

Actuellement, notre définition a évolué et lorsque l'on parle d'un monstre, il peut s'agir d'un :

1. Être fantastique des légendes, des mythologies et des traditions populaires.
2. Animal de taille exceptionnelle. Les grands cétacés sont également appelés monstres marins.
3. Être difforme.

B. Les monstres marins au cœur de l'Histoire

Dans l'Antiquité*, tout ce que l'homme ne peut pas atteindre (le ciel, le fond des mers...) est le domaine des dieux et des héros. Ainsi, l'un des douze travaux d'Hercule fut de tuer l'Hydre de Lerne, serpent d'eau à corps de chien possédant plusieurs têtes. Poséidon, le dieu grec des mers et des océans (Neptune chez les romains), apparaît dans de nombreux récits dont "L'Odyssée" d'Homère où il poursuit Ulysse de sa vengeance, car le héros a tué son fils, le cyclope Polyphème.

A la Renaissance, l'homme sait peu de chose du monde marin. Sur les cartes marines ou portulans, les cartographes font apparaître des monstres marins pour orner les espaces vides, mais aussi parce que l'on croyait encore en leur existence et qu'ils apparaissaient comme des démonstrations divines.

Dans la "Cosmographie" de Münster, publiée en 1552, les contours du monde sont plus précis : les océans sont mieux dessinés et le continent américain, récemment découvert, est inséré. Et l'on note, aussi étonnant que cela puisse paraître, la présence de monstres marins ! Ces ouvrages remportaient beaucoup de succès. Cela peut expliquer en partie la persistance de ces images dans les traités géographiques ou scientifiques.

En 1561, Olaus Magnus évoque les horribles monstres marins qui se trouvent sur la côte norvégienne : "Il se trouve dans la mer de Norvège, des poissons forts étranges et monstrueux, dont on ne connaît pas le nom [...], ils provoquent une grande frayeur quand on les regarde et semblent fort cruels."

Dans de nombreux ouvrages - Ambroise Paré, Ulysse Aldrovandi, Conrad Gesner... - sont évoqués les monstres marins avec des noms toujours évocateurs (cette liste n'étant pas exhaustive !) :

- | | |
|--|--|
| - la vache marine | - le cheval de mer |
| - le monstre marin rhinocéros | - le veau marin |
| - le poisson dit ailé | - la truie marine |
| - le limaçon de la mer Sarmatique | - l'aigle de mer |
| - le lion marin couvert d'écaillés | - le diable de mer décrit comme ayant " la tête fort curieuse, avec deux cornes et longues oreilles, et tout le reste du corps d'un poisson hors les bras qui approchaient du naturel ". |
| - le moine marin | |
| - la hyène cétacée qui possède trois yeux sur le corps | |





Ces monstres de la Renaissance* recourent en fait des catégories animales réelles, pas encore bien identifiées.

Ainsi, Ambroise Paré écrit à propos de la baleine qu'elle est "le plus grand monstre poisson qui se trouve en la mer". Le requin quant à lui est évoqué sous le nom général de "lamie". Ambroise Paré dépeint la voracité de ce poisson qui s'attaque à ses congénères mais également aux hommes : ainsi, il écrit qu'"un homme entier tout armé" a été retrouvé dans l'estomac d'un "lamie".

Les encyclopédies zoologiques, ouvrages par nature rigoureux et descriptifs, contiennent également des illustrations de monstres marins. En 1555, Pierre Belon (naturaliste* et médecin) consacre dans son livre une rubrique aux monstres marins avec, entre autre, une illustration d'un "monstre marin ayant façon d'un moyne" ! Il est pourtant considéré comme le premier écrivain scientifique en langue française !

Traversant les siècles, les monstres marins réapparaissent au 17ème et 18ème siècle, se déclinant en figures de proue ou en éléments de décoration. Au 19ème siècle, des écrivains comme Victor Hugo ou Jules Verne les font revivre : pieuvre géante dans "Les Travailleurs de la mer" (1866) ou poulpe gigantesque dans "Vingt Mille Lieues sous les mers" (1870).

Au 20ème siècle, le cinéma (science-fiction, horreur, aventure...) s'empare des monstres marins : "Vingt Mille Lieues sous les mers" de Richard Fleisher (1954) ; "Moby Dick" de John Huston (1956) ; "Le sous-marin de l'apocalypse" d'Irwin Allen (1961) ; "Abys" de James Cameron (1989) ; ...

II. LES MONSTRES MARINS DANS LA MYTHOLOGIE



A. Femmes et hommes poissons

Les sirènes

Nous nous représentons souvent les sirènes comme des créatures dotées d'un corps de femme sur une queue de poisson. Pourtant, dans l'Antiquité*, elles avaient l'apparence d'oiseaux à visage de femme, elles possédaient des serres* puissantes ou des pattes de lion. Elles étaient dotées d'une belle voix et parfois jouaient d'un instrument de musique, elles étaient alors pourvues de bras.

Le mot "sirène" qui vient du latin siren et du grec seirèn aurait deux significations : "attacher avec une corde" (rappel de l'épisode d'Ulysse dans "L'Odyssée", cf. ci-dessous) ou "clair et sec" car ce serait par temps clair, sec et sans vent que les sirènes apparaîtraient le plus souvent. Dans l'Antiquité*, les marins devaient s'attacher au mât de leur navire pour ne pas être tenté de rejoindre les sirènes, leur chants fascinants visant à les attirer sur les écueils*. Ce fut ainsi le cas d'Ulysse dans "L'Odyssée".

Les sirènes sont les filles du dieu-fleuve Achéloos (la filiation est moins assurée du côté maternel : les muses, ...).

Elles sont associées, dès le départ, à la mort. Ainsi, les sirènes, femmes à corps d'oiseaux, apparaissent sur des vases funéraires ou sur des tombes grecs. Elles évoquent l'oiseau à tête humaine qui incarnait l'âme des morts en Égypte.

Les sirènes symbolisent également le dernier refuge des noyés : elles prennent soin des marins morts et les emmènent au fond des mers, là où les vivants ne peuvent se rendre.

Il semble que la sirène à queue de poisson soit apparue dans la littérature vers le 8ème siècle. Elle est représentée, tantôt comme une très jolie femme, dotée d'une belle poitrine, de cheveux toujours longs et ondulés, variant du blond au vert en passant par le roux flamboyant, tantôt comme un monstre hideux. Dans ce cas, la queue de poisson symbolisait une sorte de serpent et faisait d'elle un véritable démon femelle, symbole de la luxure* (représentée par le miroir et le peigne qui évoquent les prostitués). Argument repris par l'Eglise chrétienne : la sirène représente l'amour charnel. L'élément dans lequel elle évolue, la mer, est un espace inconnu, insondable, constituant le domaine du diable.

Femme-oiseau et femme-poisson coexistent au Moyen Âge* et ont les mêmes fonctions : elles attirent les marins par leur beauté, les envoûtent par leurs chants mélodieux, les endorment puis les tuent et les dévorent. Une mort certaine attend donc les navigateurs (noyade ; erreurs de navigation du marin en raison de sa baisse de vigilance ce qui peut être fatal en mer ...). La vue d'une sirène par un marin, qu'il soit en mer ou à terre, est d'ailleurs un présage de malheur : tempête, mauvaise pêche, mort,...

Puis progressivement, la femme-oiseau laisse la place à la femme-poisson : à partir des années 1500, elle disparaît définitivement. Il est d'ailleurs intéressant de préciser que les européens du nord, les asiatiques... avaient déjà intégré les femmes-poissons dans leurs traditions orales ou écrites.



L'image associant la sirène à une séductrice maléfique va s'estomper avec la publication, en 1836, par Hans Christian Andersen de La Petite Sirène. Celle-ci voulant vivre parmi les humains, échange sa voix contre deux jolies jambes. Mais elle ne parvient pas à séduire celui qu'elle aime et, tandis qu'il en épouse une autre, elle disparaît dans la mer avant de se transformer en fille des airs.

Selon Aliette Geistdoerfer, anthropologue, les sirènes "représentent les épreuves que doivent passer les terriens pour devenir marins. [...] Le marin en mer qui aperçoit une sirène est attiré par cette femme nue [...] S'il se laisse aller à ses charmes, il mourra, non pas en termes physiques, mais parce qu'il restera en mer et ne reviendra pas à terre. Le terrien laissera la place au marin [...]" Mais "s'il rejette cette écoute [...], il s'expose également à une certaine forme de mort [...], il se détourne de la mer et reviendra à terre. Le marin doit (donc) écouter la sirène, elle lui apprendra à connaître et à apprécier la mer mais il ne doit pas se donner à elle".

Les naturalistes* ont émis plusieurs hypothèses quant à la nature de la sirène. Elle serait, pour les uns, un lamantin (mammifère herbivore dont la poitrine chez les femelles porte deux seins apparents), pour les autres, une espèce de phoque ou une raie manta. Celle-ci possède en effet deux diverticules* sous le ventre pouvant atteindre un mètre de long et ainsi être assimilés aux bras d'une femme-poisson !

Les Néréides

Elles englobent les 50 filles issues de l'union entre Nérée et Doris. Avant elles, 300 nymphes* de l'eau naquirent de l'amour incestueux entre le dieu Océan et sa sœur Thetys : ce sont les Océanides (parmi elles, Euromyne représentée comme une sirène et Doris qui deviendra la femme de Nérée).

Les Néréides, "filles des vagues", forment une variété de sirènes vivant exclusivement dans la mer Méditerranée et la mer Egée. Chevauchant des monstres marins, elles symbolisent le mouvement de la mer.

Elles sont représentées comme des nymphes* très belles, portant souvent des perles dans leur longue chevelure. Elles vivent au fond de la mer dans le palais de leur père, Nérée, et passent leur temps à filer, tisser, chanter et s'amuser dans les vagues. Contrairement aux sirènes, les Néréides protègent les marins, et n'utilisent leur merveilleuse voix que pour contenter leur père et non pour attirer les navires contre les récifs. Une seule fois, elles firent preuve de cruauté : Cassiopé, reine légendaire d'Éthiopie, ayant prétendu qu'elle était plus belle que les Néréides, celles-ci protestèrent auprès de Poséidon qui envoya un monstre marin ravager le pays.



Le "monstre marin en habit d'évêque"

Le "monstre marin en habit d'évêque" est l'un des personnages fabuleux représenté dans un ouvrage de Guillaume Rondelet au 16ème siècle. Le naturaliste* raconte que ce monstre en habit d'évêque avait été présenté au roi de Pologne en 1531. Peu impressionné, il fit comprendre par certains gestes qu'il voulait rejoindre la mer. On l'y amena donc et il s'y jeta aussitôt. Plusieurs hypothèses ont été émises pour tenter d'expliquer ce qu'était réellement cette créature. Ainsi, on a supposé que le poisson-évêque était un grenadier, poisson très présent dans les eaux norvégiennes : son museau allongé pouvant faire penser à la mitre* épiscopale.

D'autres créatures semblables (moine-marin, phoque-moine) ont donné lieu à de nombreuses histoires fantastiques au Moyen Âge* et à la Renaissance*. Qu'ils aient pour explications poisson, calmar ou phoque, il semblerait que ces récits ne soient pas dénués d'ironie* envers le clergé catholique de l'époque.

Le roi des Auxcriniers

En littérature, le roi des Auxcriniers est l'un des personnages décrit par Victor Hugo dans "Les travailleurs de la mer". Il est représenté comme un monstre marin redoutable habitant la mer de la Manche.

Mi-homme mi-poisson, son allure est terrifiante : "Une tête massive en bas et étroite en haut, un corps trapu, un ventre visqueux et difforme, des nodosités* sur le crâne, de courtes jambes, de longs bras, pour pieds des nageoires, pour mains des griffes, un large visage vert, tel est ce roi. Ses griffes sont palmées et ses nageoires sont onglées."

"Le Roi des Auxcriniers n'est visible que dans la mer violente". Il se tient tout entier hors de l'eau et comme un fou, entame une danse, à la vue d'éventuels navires en détresse. Il suffit de l'apercevoir pour faire naufrage aussitôt... Voir site BNF [Expo Hugo](#)



Les Tritons

Triton est le fils d'Amphitrite (déesse des mers et fille de Nérée) et de Poséidon. Divinité de la mer à figure humaine et à queue de poisson, il est armé d'une conque* dans laquelle il souffle pour apaiser les flots déchaînés. Triton contribua à la victoire des dieux contre les Géants qu'il terrifia avec le son de sa conque*. Il aida également les Argonautes, échoués par une énorme vague jusqu'en Libye, à reprendre la mer. On dit aussi que c'est à Triton que Zeus demanda de faire reculer les eaux du déluge.

A côté de ce dieu, existent des tritons qui apparaissent aux mêmes époques et dont l'apparence physique est la même, mais qui n'ont pas de légende et ne semblent jouer qu'un rôle décoratif. Ainsi, tandis que les Néréides escortaient Aphrodite et Amphitrite, Poséidon lui, était accompagné des tritons.

Sous l'Empire romain on assimile les Néréides à des êtres marins réels, les tritons étant l'équivalent masculin mythologique des Néréides. Les premiers naturalistes* ne veulent pas admettre l'existence de ces semi-humains, mais Pline l'Ancien (écrivain latin), n'est pas de cet avis. Il raconte qu'un triton jouant de la conque* a été vu dans une grotte et qu'un autre, dans l'océan de Cadix, a été observé montant à bord des bateaux et les faisant sombrer par sa seule présence.

Au 2ème siècle après J.-C., Pausanias (géographe et historien grec) croit également à l'existence des tritons, il les décrit portant des algues sur la tête avec un corps couvert d'écailles, une bouche édentée, des mains en forme de coquilles et des jambes en forme de queue de dauphin. Cette croyance perdurera jusqu'au début du 19ème siècle.

B. Scylla, la terrible aboyeuse

Dans "L'Odyssée" d'Homère, Ulysse doit regagner son royaume : l'île d'Ithaque (Grèce), il doit pour cela traverser le détroit de Messine. Il a le choix entre deux routes maritimes, mais sur les conseils de Circé, la magicienne, il évite la première car son vaisseau risquerait de se fracasser sur des récifs.

Circé lui recommande de passer par la deuxième voie bien qu'elle soit également pleine de dangers : cette route passe, en effet, entre deux rochers gardés par deux monstres : Charybde et Scylla.

Charybde, fille de Poséidon, est un puissant tourbillon qui, trois fois par jour, engloutit les bateaux tandis que Scylla, nymphe* changée en monstre marin, ressemble à un poulpe aux proportions étonnantes. Elle est décrite comme une "terrible aboyeuse" avec la voix d'une petite chienne et possède douze pieds réduits à des moignons, six très long coussinés chacun d'une tête effroyable dont la gueule est garnie d'une triple rangée de dents.

Devant ce dilemme, Ulysse préfère sacrifier six matelots à la voracité de Scylla plutôt que de se faire engloutir par Charybde. Ainsi, aujourd'hui encore, l'expression "aller de Charybde en Scylla" continue d'évoquer un danger auquel on a échappé pour en rencontrer un autre plus grave encore.

Il existe bel et bien des tourbillons dans le détroit de Messine, près de la côte sicilienne, mais ils sont sans danger pour la navigation. Et en face se trouve un village italien nommé...Scilla !

C. Le Léviathan



Il s'agit d'un monstre marin, issu de la mythologie phénicienne, mentionné dans la Bible où il symbolise les forces du mal.

Il est décrit comme le plus terrible de tous, celui que seule l'épée de Dieu parviendra à tuer. Il possède un corps recouvert d'écailles, crache du feu et de la fumée sort de ses narines. Il est couramment représenté par un serpent de mer dont la longueur varie entre 6 et 75 mètres, mais il peut aussi être apparenté à une baleine ou à un crocodile.

"En ce jour, l'Éternel frappera de sa dure, grande et forte épée Le Léviathan, serpent fuyard, Le Léviathan, serpent tortueux ; Et il [l'Éternel] tuera le monstre qui est dans la mer." (Livre d'Isaïe)

D. Jonas et le "grand poisson"

Jonas était un prophète* hébreu. Selon la bible, Dieu l'envoya à Ninive annoncer aux habitants la destruction de leur ville. Il lui désobéit et s'enfuit sur un bateau en direction de Tarsis. Durant le voyage, une terrible tempête se leva suite à la colère de Dieu. Les marins, tenant Jonas pour responsable, le jetèrent par-dessus bord. "L'Éternel fit venir un grand poisson pour engloutir Jonas, et Jonas fut dans le ventre du poisson trois jours et trois nuits" avant d'être régurgité.

Ce "grand poisson" fut souvent associé à une baleine bien que la Bible ne fasse nullement allusion à cet animal. On a également supposé qu'il pouvait s'agir d'un requin blanc ou d'un cachalot.

III. MONSTRES MARINS OU ANIMAUX REELS ?



Certains monstres fabuleux ont, au fil du temps, acquis une existence certaine, grâce à des preuves irréfutables*. Pourtant, ils restent ancrés dans la légende.

Au Moyen Âge*, ce sont les récits scandinaves et islandais qui donnent le plus d'informations sur les cétacés. Le principal de ces textes, le "Speculum Regale", paru au milieu du 13ème siècle, décrit diverses espèces de cétacés vivant dans les mers autour de l'Islande. Ces monstres sont décrits comme féroces et cruels, détruisant navires et hommes.

Le calmar géant

Pendant longtemps, le calmar géant ou Architeuthis (nom latin) n'exista que dans l'imaginaire des hommes. Il a fallu attendre le 19ème siècle pour que les scientifiques aient enfin la preuve de l'existence de ces incroyables céphalopodes* vivant en pleine eau.

Le calmar est associé à des attaques de navires et de marins. Certains auteurs pensent d'ailleurs que le Kraken pourrait être un calmar.

Le calmar détenant le record officiel de longueur est celui qui s'échoua le 2 novembre 1878 à Thimble Tickle, sur la côte septentrionale de Terre-Neuve. Il mesurait près de 17 mètres ! Il semblerait pourtant qu'il en existe des spécimens beaucoup plus grands. Ainsi, la découverte de tentacules isolés de calmars d'une étonnante longueur tend à conforter cette hypothèse : l'un d'eux mesurait en effet 14 mètres ! Autre argument : les empreintes de ventouses laissées par le calmar sur la peau du cachalot. Celui-ci est en effet friand de la chair des calmars. Ces empreintes permettent de donner une idée approximative de la taille des calmars géants, à savoir 22 mètres, voire plus...

Dans la littérature populaire consacrée aux mollusques, voire dans certains ouvrages scientifiques, poulpes et calmars ont souvent été confondus.

C'est Victor Hugo qui parla le premier de "pieuvre" (nom que les pêcheurs normands donnaient au poulpe) dans "Les travailleurs de la mer" jetant ainsi le trouble dans les esprits : si l'on considérait les pieuvres comme des poulpes

pourquoi les calmars ne pouvaient-ils l'être également ? En effet, poulpe (polype) signifiait "à nombreux pieds" et le calmar en possédait plus que la pieuvre. Par la suite, les écrivains et les marins ont confondu pendant longtemps les poulpes, pieuvres, calmars ou seiches. Par exemple : les mots "poulpe" et "encornet" (ou calmar) désignaient le même céphalopode*.

La pieuvre ou poulpe

Contrairement aux idées reçues, la pieuvre est presque inoffensive. Symbole de fécondité en Extrême-Orient ou de sagesse chez les grecs de l'Antiquité*, le poulpe devient dans la civilisation occidentale l'objet de nombreux récits effrayants.

Dans "Les travailleurs de la mer", Victor Hugo écrit : "La pieuvre est de toutes les bêtes la plus formidablement armée. Qu'est-ce donc que la pieuvre ? C'est la ventouse. [...] Cela se jette sur vous. L'hydre harponne l'homme. Cette bête s'applique sur sa proie, la recouvre, et la noue de ses longues bandes. En dessous elle est jaunâtre, en dessus elle est terreuse ; rien ne saurait rendre cette inexplicable nuance poussière ; on dirait une bête faite de cendre qui habite l'eau. Elle est arachnide par la forme et caméléon par la coloration. Irritée, elle devient violette. Chose épouvantable, c'est mou. Ses nœuds garrottent ; son contact paralyse. Elle a un aspect de scorbut et de gangrène ; c'est de la maladie arrangée en monstrosité. "

Suite à cette description terriblement efficace, la pieuvre aura du mal à se remettre de son image de tueuse auprès du grand public.

Le Kraken, pieuvre gigantesque des légendes scandinaves



La légende du Kraken est d'origine ancienne, des témoignages ont été recueillis bien avant le 18ème siècle. Mais c'est dans l'ouvrage d'un évêque danois, Erik Pontoppidan, datant de cette période, qu'on en trouve pour la première fois une description et une tentative d'explication. Personne n'avait la moindre idée de l'identité de ce monstre. Ce qu'on savait de lui reposait sur les récits des pêcheurs du Nord qui l'avaient rencontré. Ils rapportaient que son dos semblait faire deux kilomètres de circonférence au minimum. Des cornes luisantes sortaient de l'eau et augmentaient d'épaisseur au fur et à mesure qu'elles s'élevaient vers le ciel jusqu'à la hauteur d'un mât de bateau. Après être resté à la surface de l'eau un court instant, il redescendait

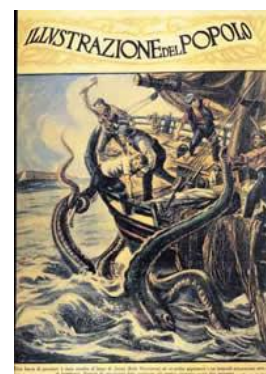
avec lenteur. Réputé peu dangereux pour les marins, il créait cependant, lors de ses plongées, des tourbillons qui entraînaient les navires dans les profondeurs. Les pêcheurs avaient, par ailleurs, remarqué qu'il dégageait un parfum puissant et particulier capable d'attirer les autres poissons.

Malgré les pertes humaines recensées, le Kraken n'avait pas une réputation d'agresseur, dans les récits il n'est jamais question d'attaque directe envers l'homme.

Les crabes et les poulpes ont souvent été confondus. Le Kraken, mot issu de la langue norvégienne, était appelé *Krake*, *Krax* ou *Krabbe* de par sa ressemblance avec le crabe (une créature ronde, aplatie et pleine de bras), mais c'est bien d'un céphalopode* qu'il s'agissait. Erik Pontoppidan le classait parmi le genre polype (poulpe) ou étoile de mer, la classification zoologique n'étant pas encore très développée à cette époque.

"Vingt mille lieues sous les mers", le roman de Jules Verne, contribuera également pendant des décennies à entretenir l'aspect effrayant de la pieuvre (il faut noter que dans ce texte, Jules Verne parle indistinctement de poulpe et de calmar).

"Le Nautilus était alors revenu à la surface des flots. Un des marins, placé sur les derniers échelons, dévissait les boulons du panneau. Mais les écrous étaient à peine dégagés, que le panneau se releva avec une violence extrême, évidemment tiré par la ventouse d'un bras de poulpe. [...] Au moment où nous nous pressions les uns sur les autres pour atteindre la plateforme, deux autres bras, cinglant l'air, s'abattirent sur le marin placé devant le capitaine Nemo et l'enlevèrent avec une violence irrésistible. [...] L'infortuné était perdu. Qui pouvait l'arracher à cette puissante étreinte ? Cependant le capitaine Nemo s'était précipité sur le poulpe, et, d'un coup de hache, il lui avait encore abattu un bras. Son second luttait avec rage contre d'autres monstres qui rampaient sur les flancs du Nautilus. L'équipage se battait à coups de hache. Le Canadien, Conseil et moi, nous enfoncions nos armes dans ces masses charnues. Une violente odeur de musc pénétrait l'atmosphère. C'était horrible. Un instant, je crus que le malheureux, enlacé par le poulpe, serait arraché à sa puissante succion. Sept bras sur huit avaient été coupés. Un seul, brandissant la victime comme une plume, se tordait dans l'air. Mais au moment où le capitaine Nemo et son second se précipitaient sur lui, l'animal lança une colonne d'un liquide noirâtre, sécrété par une bourse située dans son abdomen. Nous en fûmes aveuglés. Quand ce nuage se fut dissipé, le calmar avait disparu, et avec lui mon infortuné compatriote !"



L'auteur associe l'imaginaire et les connaissances scientifiques de l'époque. D'immenses zones inexplorées au fond des océans permettent d'envisager des aventures extraordinaires et terrifiantes.